

A. – REMARQUES GRAMMATICALES

1. – κατεληλύθει = plus-que-parfait de κατέρχομαι : descendre. Il faut se rappeler que le parfait (ainsi que les temps qui en dépendent, plus-que-parfait et futur antérieur) est un temps du présent qui traduit un état ; littéralement "je suis dans l'état de quelqu'un qui a fini de descendre". Au traducteur dès lors de trouver comment rendre cette nuance si particulière – ἡ ἡτών, όνος : (terme homérique) bord de la mer – ἡλικιώτις, ιδος = adjectif exclusivement féminin, substantivé ici : les jeunes filles de son âge.
2. – Il faut rendre la forte valeur du balancement μὲν ... δὲ, ne pas se contenter d'un banal "et".
3. – Bien distinguer les emplois de φαίνομαι ; ici, comme le suggère clairement le Bailly, le verbe au moyen signifie "paraître au jour, se montrer" – ἀκριβῶς : pour traduire les adverbes, il est souvent judicieux de regarder les sens de l'adjectif et/ou du nom correspondants – τὰ κέρατα et τὸ βλέμμα = accusatifs de relation dépendant respectivement des adjectifs εὐκαμπής et ἥμερος.
4. – ἥδιστον = adverbe au superlatif dérivé de ἡδύς et introduisant la subordonnée de conséquence. Celle-ci, comme il arrive souvent, prend la forme d'une proposition infinitive, quand elle est présentée comme une suite logique du fait énoncé dans la principale.
5. – Les deux infinitifs sont coordonnés, quand le français aura plutôt tendance à les faire dépendre l'un de l'autre – ὥς δὲ τοῦτο ἐγένετο : cette subordonnée de temps (litt. : quand cela arriva) doit se traduire avec plus de légèreté.
9. – λείαν = adjectif qualificatif à l'accusatif féminin de λείος (uni, aplani), et non pas le nom λεία (butin).
12. – ἡμμένας = participe parfait passif de ἄπτω², enflammer, allumer.
14. – εἴ τις = quiconque ; εἴ τι = tout ce qui.

B. – TRADUCTION PERSONNELLE

Tandis qu'Europe se trouvait sur le rivage où elle était descendue et y jouait, accompagnée des jeunes filles de son âge, Zeus prit l'apparence d'un taureau pour venir jouer avec elles et parut dans une beauté parfaite : il était en effet d'une blancheur irréprochable, ses cornes d'une courbure gracieuse et le regard plein de tendresse. Ainsi bondissait-il de son côté sur le rivage et poussait-il des mugissements si doux qu'Europe se hasarda même à monter sur son dos. À cet instant, prenant sa course, Zeus s'élança vers la mer, emportant la jeune fille et se jeta à la nage, tandis que celle-ci, tout effrayée par ce qui se passait, se tenait de la main gauche à la corne du taureau pour ne pas glisser, et de la seconde retenait son voile gonflé par le vent. [...] La mer en effet aussitôt effaça ses vagues, et étendant partout le calme, elle aplanit sa surface. Nous tous restions tranquilles, nous contentant de suivre les faits comme simples spectateurs. Les Amours, volant légèrement au-dessus de la mer, dont ils effleuraient parfois l'eau du bout des pieds, portaient leurs flambeaux allumés tout en chantant les hymnes des époux. Les Néréides, sortant des flots, chevauchaient des dauphins et applaudissaient, demi-nues pour la plupart. La race des Tritons et toutes les autres créatures marines dépourvues d'aspect effrayant dansaient en chœur autour de la jeune fille. Poséidon,

monté sur son char, avec Amphitrite assise à ses côtés, conduisait cette troupe, le visage rayonnant de joie, et frayait la route à son frère qui fendait les flots. Enfin Aphrodite, portée par deux Tritons, dans une conque, répandait toutes sortes de fleurs sur la jeune épouse. Ainsi en fut-il, depuis la Phénicie jusqu'en Crète. Arrivé à cette île, le taureau a disparu. Zeus, prenant la main d'Europe, la conduisit, rougissante et les yeux tournés vers le sol, dans l'ancre du Dictée. La jeune fille en effet savait dès lors pourquoi le dieu l'y conduisait. Puis nous nous élançâmes, qui d'un côté qui de l'autre, pour soulever une partie de la mer.

C. – DOCUMENTS ANNEXES

Voici ce qu'Ovide a fait de cette histoire (*Métamorphoses*, fin du livre II) (traduction de Joseph Chamonard) :

Le petit-fils d'Atlas, ayant ainsi châtié les propos et l'âme de la sacrilège, quitte la terre à qui Pallas a donné son nom et gagne l'éther à tire d'ailes. Son père l'appelle à l'écart. Et, sans avouer que la raison de cette mission est l'amour : « Fidèle exécuter de mes ordres, dit-il, mon fils, ne perds pas un instant et, en hâte, descends sur terre de ton train accoutumé ; le pays qui, de ce côté gauche, voit au firmament ta mère, et que ses habitants nomment terre de Sidon, gagne-le ; et le troupeau royal que tu vois, paissant au loin l'herbe dans la montagne, ramène-le au rivage. » Il dit et, à l'instant, les jeunes taureaux, chassés de la montagne, gagnent le rivage indiqué, où la fille du puissant roi du pays avait l'habitude de venir jouer en compagnie des vierges de Tyr. Majesté et amour ne font pas bon ménage et n'ont pas même demeure. Déposant le sceptre qui charge sa main, le père et maître des dieux, celui dont la dextre est armée de la foudre aux trois pointes, qui d'un signe de la tête ébranle le monde, revêt l'aspect d'un taureau et, mêlé au troupeau, mugit et, dans l'herbe tendre, promène sa beauté. Sa robe est, en effet, de la couleur de la neige qu'aucun pied dur n'a encore foulée et que l'Auster pluvieux n'a pas amollie. Sur son cou, font saillie les muscles ; son fanon pend jusqu'aux épaules ; ses cornes sont petites, il est vrai, mais telles qu'on les pourrait prétendre faites de main d'homme, et plus diaphanes qu'une gemme d'eau pure. Rien de menaçant sur son front, de terrifiant dans son regard : tous ses traits respirent la paix. La fille d'Agénor l'admire d'être si beau, de ne donner aucun signe d'humeur menaçante et combative ; mais, malgré cette douceur, elle n'osa pas d'abord le toucher. Bientôt, elle s'approche et tend des fleurs au mufle blanc. Le dieu amoureux est tout joyeux et, en attendant la volupté qu'il espère, il couvre ses mains de baisers. Il a peine maintenant, il a peine à différer le reste. Et tantôt il folâtre et bondit dans l'herbe verte ; et tantôt il couche son flanc de neige sur le sable fauve ; et peu à peu, toute crainte disparue, il offre, tantôt son poitrail aux caresses de la main virginale, tantôt ses cornes aux chaînes des guirlandes de fleurs fraîches. La vierge, fille de roi, osa même, sans savoir sur quel dos elle se posait, s'asseoir sur l'échine du taureau. Alors le dieu, quittant insensiblement la terre et le rivage sec, effleure perfidement des pieds l'eau du bord, puis de là avance plus loin et emporte sa proie en pleine mer. Prise de peur, la jeune fille regarde derrière elle le rivage qu'elle quitte ; de sa main droite, elle se tient à une corne, de l'autre elle s'appuie sur la croupe ; la brise fait onduler ses vêtements frissonnants.

Il est possible que la description si plastique faite par Ovide de l'enlèvement d'Europe lui ait été inspirée par quelque tableau célèbre, peut-être celui d'Antiphilos, qu'au dire de Pline (*N. H.*, XXXV, 114), on voyait au portique de Pompée. Cet enlèvement était aussi représenté dans une salle de la Maison d'Or de Néron.

Horace aussi fait allusion à cette légende dans ses *Odes*, III, 27, v. 21 sq. (traduction de François Villeneuve) :

Puissent les femmes, les enfants de nos ennemis connaître les aveugles soubresauts de l'Auster qui se lève, le grondement d'une mer sombre et l'ébranlement des rivages fouettés !

Ainsi Europe confia au taureau séducteur son flanc de neige, Europe, devant les monstres pullulant sur la mer et les pièges qui l'environnaient, pâlit dans son audace.

Elle qui, naguère, dans les prés, n'était occupée que des fleurs et en faisait, habile ouvrière, une couronne vouée aux Nymphes, maintenant, à la clarté douteuse de la nuit, elle ne voit rien que les astres et les flots.

Mais dès qu'elle eut atteint la puissante Crète aux cent villes : « Ô mon père, dit-elle, ô nom de fille, que j'ai trahi, ô pitié qu'a vaincue mon délire !

D'où suis-je venue et où ? Une seule mort est trop légère pour la faute des vierges. Suis-je réveillée, suis-je le jouet d'une image

dont le vol trompeur, par la porte d'ivoire, m'amène un songe ? Valait-il mieux s'en aller à travers les flots immenses ou bien cueillir les fleurs nouvelles ?

Si quelqu'un, maintenant, le livrait à ma colère, ce taureau qui me déshonore, je voudrais, de toute mes forces, déchirer, briser avec le fer les cornes du monstre naguère tant aimé.

Sans pudeur, j'ai abandonné les Pénates paternels, sans pudeur, je fais attendre Orcus. Ô dieu (si quelqu'un des dieux entend mes paroles), fais que j'erre nue au milieu des lions !

Avant qu'une affreuse maigreur n'ait envahi l'éclat de mes joues, que cette proie, tendre et pleine de sève, se soit desséchée, je veux, belle encore, nourrir les tigres.

Méprisable Europe ! ton père absent te presse : que tardes-tu à mourir ? Tu peux, à cet orne, avec ta ceinture qui t'a heureusement suivie, suspendre et briser ton cou.

Ou bien, si tu préfères les roches, les écueils aiguisés pour la mort, allons, confie-toi à la bourrasque rapide, à moins que tu n'aimes mieux filer ta tâche d'esclave,

toi, le sang des rois, concubine livrée à une maîtresse des barbares. » Ainsi elle se lamentait, mais à côté d'elle se tenaient Vénus, souriant malignement, et son fils, l'arc détendu.

Puis, quand la déesse se fut assez divertie : « Trêve, dit-elle, de colères et de bouillantes querelles, quand l'odieux taureau viendra te donner ses cornes à déchirer.

Tu es, sans le savoir, femme, de l'invincible Jupiter. Laisse là les sanglots, apprends à bien porter une haute fortune : une part du globe recevra ton nom. »